

# La statistique des pluies

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 95

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257103>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

prenait même ses repas debout. L'inventeur avoue, d'ailleurs, qu'il eût pu, s'il l'eût fallu, tenir deux jours encore sans sommeil. Ce qui est non moins remarquable, c'est que l'inventeur Edison a trouvé le moyen de grouper autour de lui un certain nombre de collaborateurs qui partagent ses travaux et restent avec lui des jours et des nuits occupés à des recherches minutieuses et compliquées.

On conçoit qu'il leur faut une rude énergie physique et morale pour supporter un pareil labeur.

Le laboratoire d'Edison renferme, non seulement des salles d'expérience de toute nature, mais encore une bibliothèque de plus de 60,000 volumes, où l'inventeur rassemble journellement les publications scientifiques du monde entier.

C'est tout auprès de sa bibliothèque, en un petit réduit renfermant seulement une table et une chaise qu'Edison prend ses repas.

Sa femme les lui envoie tous les jours, de sa maison d'habitation, en un petit panier.

Il y a dans le laboratoire une salle assez curieuse, puisque, dans toute sa construction, il n'est pas entré un atome de fer. Le fer y a été remplacé par le cuivre, afin de soustraire les expériences de l'inventeur à toute influence magnétique. Malheureusement, cette salle était à peine achevée qu'un tramway électrique fut installé sous ses fenêtres et rendit inutiles les précautions si ingénieusement prises.

Dans les appartements déjà si intéressants de l'inventeur Edison, il y a des salles d'un genre assez particulier. Celle-ci, par exemple : la salle du contentieux, dans laquelle de nombreux employés, sous la direction d'un avocat, s'occupent à classer les pièces relatives aux multiples procès qu'Edison engage contre les contrefacteurs.

Cette autre où l'on voit une machine capable de construire un phonographe complet en une seule opération.

Avions-nous tort de dire au début de cette courte notice que la vie d'Edison était une vie d'incessante activité, d'admirable énergie et, à ce double titre, digne de nous intéresser et de retenir, avantagement pour nous, notre attention ?

Des groupes se forment ou chuchote mystérieusement et des laborieux atardés qui rentrent au logis s'arrêtent et questionnent :

- Qu'y a-t-il ?
- A quel endroit ?
- Est-ce possible !

Des exclamations retentissent, des gestes terrifiés ponctuent les exclamations.

Marinette n'entend que ces fragments de phrase ; elle ne comprend pas ce que cela signifie et, cependant est troublée à ne plus pouvoir respirer. Alors elle se lève pour s'approcher d'un groupe et questionner, elle aussi, comme les nouveaux venus ; mais elle n'a plus la force de marcher, pas même de se tenir debout et tombe comme une masse après avoir fait quelques pas.

La pauvre enfant ne s'est pas trompée, elle a bien entendu : le vieux sabotier, le père Damien a été assassiné !

Moins d'une demi heure après tout Monclair était sans dessus-dessous.

L'horrible nouvelle courait les rues, frap-

## Un Romain !

(Suite et fin.)

Maintenant, il est debout sur l'étroite passerelle qui entoure la grosse lanterne du phare comme un balcon.

Comment est-il venu-là ? Pourquoi tous ces vaisseaux couvrant la mer immense ? Pourquoi cette canonnade étourdissante, cette épaisse fumée enveloppant toute l'escadre ? Le père Flampart ne comprend pas très bien ce qu'il voit ; mais, ce qu'il sait, c'est que son fils est là !...

Et, sa lorgnette à la main, il le cherche sur tous ces bâtiments.

Imposants cuirassés, fringants avisos, majestueuses frégates, légers torpilleurs glissant entre deux eaux comme des couleuvres dans l'herbe d'un pré, se mêlent, se confondent, se rapprochent, se frôlent, virent de bord, et, malgré les gros nuages s'élevant à chaque bordée et les éclats de la mitraille, le vieux distingue les moindres détails, ne perd pas un commandement.

Mais où donc est le petit ? Il cherche, cherche !...

Soudain, la lunette tremble dans sa main... son regard s'arrête sur deux matelots, debout près de leur pièce, à bord d'un petit croiseur des plus acharnés à l'attaque : tous deux ont même âge, même tournure, et il sent, il devine que l'un est son fils.

— Pierrot ! mon petit Pierrot ! bégaie-t-il comme si l'on pouvait l'entendre.

Son cœur se gonfle, ses verres se bronillent, il est obligé de les essuyer. Qu'il a l'air crâne son Pierrot ! quelle promptitude à la manœuvre ! quelle attention au commandement ! L'œil fixé sur son officier, il attend...

Ce dernier jette un ordre bref en désignant le *Suffren*, battant pavillon amiral. Pierre pointe longuement, on approche la mèche...

— Ah ! l'amiral en tient cette fois ! s'écrie le père en applaudissant.

Le nuage se dissipe...

Les matelot courent, effarés, de-ci, de-là...

Les officiers eux-mêmes s'empressent... Dieu !

La pièce vient d'éclater, blessant ses servants, et l'un d'eux git sur le pont, les jambes brisées.

Le vieux pousse un rugissement :

— Pierrot... Pierrot !

paît aux portes, jetait l'épouvante dans les maisons.

Un petit garçon qui revenait de Majolles avait trouvé le malheureux sabotier gisant dans un fossé, la tête ensanglantée.

— On lui a coupé la tête en deux ! disait-il.

On n'en savait pas encore davantage, mais l'alarme était donnée, l'autorité prévenue et, tout à l'heure, on aurait de plus amples renseignements.

Le maire, le garde-champêtre et tous les gens du village, sauf quelques femmes qui restèrent pour coucher, soigner et consoler Marinette, se rendirent en troupe sur le lieu du crime tandis que Gaspard Dillot, un fermier de par là, sellait promptement son cheval et partait à la recherche du médecin appelé dans un hameau voisin. Coûte que coûte il le ramènerait. Qui sait ? Peut-être restait-il un souffle de vie dans la poitrine de Damien.

Maintenant la nuit arrivait calme, reposée, toute bleue, et dans l'air attiédi, des

Le major s'agenouille près du marin dont la tête livide retombe lourdement en arrière ; il appuie l'oreille contre sa poitrine :

Le père, haletant, semble écouter les battements.

Le médecin se relève avec un geste de découragement...

— Mort !

Ce mot jaillit terrible des lèvres du père, terrible, si terrible, qu'il se réveille pour entendre une voix jeune et fraîche interroger gaiement :

— Avez-vous bien dormi, père ?

Tandis que deux bras robustes se nouent à son cou et que deux gros baisers claquent sur ses joues.

Son fils est là, près de lui.

Les manœuvres, la canonnade, la catastrophe, tout cela n'est qu'un rêve, un hideux cauchemar causé par l'article de ce maudit journal : *Terrible accident à Toulon*.

Et, ivre de joie après l'atroce angoisse, riant, pleurant à la fois, sans souci de la discipline ni du sourire malicieux de dame Flampart, le vieux attire son garçon dans ses bras, l'embrasse à l'étouffer, en répétant :

— Mon pauvre petit ! tu n'es donc pas mort !

Et c'est tout le discours du... Romain.

Arthur DOURLIAC.

## La statistique des pluies

Les pluies diluviennes qui ont causé de terribles inondations dans plusieurs régions de la France rendent d'actualité la statistique des météorologistes.

A la suite de leurs observations, ils ont catalogué les villes de France où il pleut le moins et le plus souvent. Les moyennes s'établissent dans cet ordre décroissant :

Bordeaux, 205 jours de pluie dans l'année ; Arras, 185 ; Quimper, 184 ; Lille 181 ; Clermont-Ferrand, 169 ; Saint-Brieuc, 166 ; Paris, 160 ; Besançon, 159 ; Versailles, 158 ; Orléans, 156 ; Amiens, 155 ; Tours et Nantes, 150 ; Rouen, 149 ; Vesoul et Bourges, 145 ; Caen, 144 ; Angers, 143 ; Chambéry, 142 ; Aurillac, 135 ; Troyes, 130 ; Moulins, 129 ; Angoulême, 128 ; Dijon, 125 ; Pau, 124 ; Annecy, 121 ; Evreux, 120 ; Mâcon, 118 ; Limoges, 114 ; Melun, 111 ; Grenoble, 97 ; Montpellier, 78 ; Marseille, 72 ; Nice,

sphinx voltigeaient et bourdonnaient. Des étoiles étincelaient au ciel, des vers luisants brillaient dans les franges soyeuses de l'herbe et, sous les rayons de la lune, la route, les chaumines éparpillées çà et là, les arbres et les fleurs endormies semblaient enveloppés d'un voile d'opale.

La poésie, le charme de cette heure alanguie, toute de douceur, contrastaient singulièrement avec l'exaltation des paysans qui marchaient vite, faisaient de grands gestes et parlaient bruyamment, effarouchant merles, pinsons et fauvettes dans leurs nids.

Tout-à-coup ils se turent et s'arrêtèrent.

L'enfant qui les conduisait désignait le cadavre étendu dans le fossé.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines, les têtes se découvrirent, et devant ce corps inerte, couvert de sang et de boue, monsieur le maire se met en devoir de verbaliser en attendant l'arrivée du fermier Gaspard Dillot et du médecin.

(A suivre.)

67 ; et, enfin Nîmes, où on ne relève que 64 jours de pluie, bon an mal an.

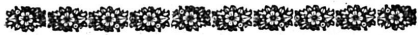
A Lyon, le nombre des jours de pluie a été de 144 en 1905 et de 112 en 1906.

Mais, du fait qu'il pleut plus souvent, dans une ville que dans une autre, il ne s'en suit pas que la quantité d'eau tombée soit en proportion des jours d'ondées.

La quantité de pluie ne fait point le nombre des jours pluvieux, et réciproquement. Bordeaux où le ciel est si souvent larmoyant, se laisse distancer par Annecy, où la chute d'eau est diluvienne en général.

Ces différences, si sensibles, nous montrent que les villes les plus arrosées se trouvent au nord-ouest du plateau central, la Savoie, les Vosges. Le maximum de fréquence affecte les régions à dépression, le sud est de la France et la pointe de Bretagne. Les contrées les moins mouillées s'étendent de la Méditerranée à l'Océan, dans le Midi. Et puis aussi il y a des raisons de pluie qui tiennent à des causes orographiques, à la proximité des bois ou des montagnes, à l'altitude, etc...

Mais, puisque la pluie est générale cette année et que le fléau des inondations prend un caractère mondial, rien ne nous empêche de pousser un peu plus loin nos calculs. Sachez donc — mais vous vous en doutez — que l'Amérique du Sud est le pays où il pleut le plus : elle reçoit chaque année 1,670 millimètres d'eau. Après elle, l'Afrique en absorbe 825 millimètres, l'Amérique du Nord 730, l'Europe 730 également, l'Asie 553 et l'Australie 520. On établit, pluviomètres en main, que l'Océan Atlantique, en y comprenant la Méditerranée et la Baltique, absorbe chaque année en moyenne 57 millions de mètres cubes d'eau, tandis que l'Océan Pacifique en recueille 20 millions, l'Océan indien 18 millions et l'Océan Glacial 9 millions.



## Vers de terre et grenouilles

Vous jardinez, vous plantez dans vos plates-bandes des fleurs variées. Horreur, vous mettez la main sur un ver de terre ! Il y a des personnes qui ne peuvent pas toucher à un ver de terre, sans se trouver presque mal. Le ver ne provoque évidemment aucune sympathie. Encore aujourd'hui, il règne beaucoup de préjugés sur le rôle du lombric dans la terre. Nous serait-il utile par hasard, se demande M. de Farvelle qui répond en ces termes :

Le ver est très utile en agriculture. C'est un serviteur de premier ordre ; il travaille sans cesse à améliorer la terre arable. Les lombrics sillonnent le sol en tous sens selon les espèces et rapportent à la surface d'énormes quantités de terre digérée qu'ils ont puisée dans les profondeurs. Ces animaux apportent leurs déjections à la surface ; il se fait par leur intermédiaire une sorte de tamisage et un apport de terre fine. Le mélange de minéraux s'effectue ainsi et prépare l'absorption par les plantes. Les vers possèdent, comme l'a fait voir M. Edmond Perrier, des glandes qui déversent des cristaux de carbonate calcaire. Le ver est un semeur de carbonate de chaux et un distributeur patient. Il déplace par an plus de 600 grammes de terre.

Les lombrics concourent encore autrement à la fertilité du sol. Ils absorbent toutes les matières organiques de la surface : feuilles desséchées, feuilles des arbres qui tombent, etc. Tout passe du dessus dans le

dessous et sert à leur alimentation ; ils agglutinent les résidus et assurent la cohésion de l'humus.

Les lombrics creusent des galeries qui peuvent descendre à plus de cinq mètres de profondeur ; aussi, non seulement ils assurent l'aération du sous-sol, mais encore le passage de l'eau superficielle. Sans ces galeries de 5 mètres de diamètre, l'eau séjournant au-dessus de l'argile, aurait vite transformé en un marécage un beau champ de culture. Les racines des arbres s'enfoncent quelquefois assez profondément pour que l'oxygène de l'air ne puisse plus pénétrer jusqu'à elles, et les racines subissent l'asphyxie. C'est un cas assez commun dans les sols argileux. L'arbre dépérit. Or, la respiration des racines est uniquement assurée par les galeries de lombrics, le terrain n'étant jamais remué par les instruments aratoires. C'est encore par leurs galeries que s'échappe l'excès d'acide carbonique qui envahit souvent le sol d'autant plus facilement que ce gaz est plus lourd que l'air.

La preuve du rôle utile des vers résulte de l'expérience déjà faite de l'ensemencement direct des graines sur une couche de déjections avec récolte particulièrement abondante. Mais on peut encore citer les divers exemples suivants : A Morgins (Valais), on rencontre à 2000 mètres d'altitude un champ complètement stérile. MM. de Ribaucourt et Combault transportèrent sur ce terrain un grand nombre de lombrics. Un an après, on pouvait constater que le sol était déjà couvert d'une fine pellicule d'humus. De même, ils déposèrent sur des rochers absolument nus et secs des *Helodrilus octoquadus* (Say), qui vivent sur le versant des montagnes. Lorsque les lombrics cheminent sur une surface lisse, ils y abandonnent une substance visqueuse, qui permet de suivre leur trace. Un an plus tard, on distinguait très bien cette trace ; or, des lichens avaient poussé sur la roche, et le lichen est le point de départ de toute végétation ; après les lichens, les mousses, et successivement des plantes plus hautement organisées. La végétation avait donc été amorcée par les vers.

Nos paysans s'entêtent à les détruire ; ils les ramassent dans les sillons que vient de tracer la charrue et les donnent en nourriture aux animaux de la basse-cour qui en sont très friands et pour lesquels ils constituent, d'ailleurs, une excellente nourriture. Services rendus pour services rendus, il semble bien préférable de laisser les vers dans la terre où ils travaillent sans relâche à l'ameublir et à l'aérer.

On reproche toutefois et non sans raison certains méfaits aux lombrics. Ils peuvent ramener du sous-sol les germes de maladies contagieuses pour les troupeaux et même pour les gens de la ferme, lorsque les vers vont, par exemple, chercher les bactéries charbonneuses dans le corps des bestiaux morts du charbon et enfouis parfois à une très grande profondeur. C'est exact. Mais il suffit, en pareil cas, pour éviter tout danger, de recouvrir d'une couche de chaux les cadavres des bêtes mortes de maladies infectieuses. On dit aussi que les lombrics peuvent pénétrer chez l'homme. On confond les lombrics de terre avec leurs homonymes, les *Ascaris lumbricoides* (némathelminthes). Jamais le lombric ne fut parasite de l'homme. On commet surtout cette confusion en Angleterre.

Une seule accusation est vraie. Les vers en grand nombre peuvent compromettre la germination des graines très petites qu'ils

avalent avec la terre. Ils s'enroulent autour des racines frêles des plantes fraîchement repiquées et coupent quelquefois leurs extrémités. Les horticulteurs peuvent réduire les vers de terre et leur faire la chasse dans les jardins, au milieu des massifs et des plates-bandes.

Mais que sont ces griefs à côté des services immenses que les lombrics rendent journellement aux cultivateurs ; en les détruisant par parti pris, comme on le fait en France et chez nous, presque partout, on se prive de précieux auxiliaires pour l'agriculture.

Et les grenouilles ? elles ne nous sont pas plus sympathiques que les vers de terre ; on n'aime pas mettre la main dessus en cueillant un bouquet de marguerites à travers les prairies, et pourtant, elles aussi, rendent des services aux cultivateurs et aux jardiniers. Pendant que les Anglais réclament pour leurs champs des chargements de crapauds et de grenouilles que nous leur envoyons de France, la plupart de nos contemporains leur font une chasse acharnée et les tuent par milliers. La grenouille est un insectivore très utile, parce qu'elle se nourrit d'insectes qui échappent aux oiseaux. L'oiseau n'est souvent que très temporairement destructeur d'insectes, et ne chasse que le jour. La grenouille chasse la nuit comme le jour, capturant les espèces que les oiseaux ne peuvent atteindre ; par exemple, les chenilles du genre *agrotis*, connues vulgairement sous le nom de vers gris, se terrant dans la journée pour ne sortir que la nuit. Les batraciens les happent au sortir du sol.

Les espèces de grenouilles françaises ne sont pas si nombreuses que le moment ne soit venu, en effet, de les protéger contre toute destruction systématique. Il en est trois : les *Rana esculenta*, *R. furca* et *R. agilis*. Les deux dernières sont de mœurs à peu près semblables. La ponte a lieu en février-mars puis les grenouilles quittent leurs eaux pour errer dans les bois et dans les prairies pendant toute la belle saison, visitant aussi les différentes cultures à la recherche des insectes dévastateurs. La troisième espèce, la grenouille verte, mène une vie différente. La ponte a lieu, selon M. C. Mailles, bien plus tard, en mai-juin, et l'animal reste tout l'été à l'eau ou dans le voisinage. Elle vit d'insectes aquatiques ou amphibies, et par cela même rend moins de services que ses congénères. A l'occasion, elle ne se fait pas faute d'avaloir des têtards, que ceux-ci soient de verte, de rousse ou de n'importe quel batracien. Les petits poissons subissent le même sort. Mais si cette grenouille verte n'est qu'un médiocre auxiliaire de l'agriculture, sa chair est particulièrement savoureuse, meilleure que celle des autres grenouilles. Aussi en été et en automne, les trois batraciens sont recherchés des gourmets ; ils sont alors gras et à point. A la fin de l'hiver, ils sont amaigris par un jeûne de plusieurs mois et n'offrent qu'un médiocre aliment. Les cuisses de grenouilles d'août forment un plat très renommé.

C'est malheureusement aux premiers beaux jours que l'on pêche ces anoures, et justement les espèces utiles, et l'on détruit beaucoup de reproducteurs et aussi une grande partie des œufs sont abîmés par les engins de capture. Il importe d'assurer la tranquillité des reproducteurs, qu'il s'agisse des grenouilles, des oiseaux, des êtres dont la conservation est désirable.